Richard Pottier, *Voyage d'un anthropologue dans le monde de la bioéthique*

Bernard Formoso

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/40278>

DOI : 10.4000/lhomme.40278

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 19 août 2021

Pagination : 175-177

ISBN : 9782713228674

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Bernard Formoso, « Richard Pottier, *Voyage d'un anthropologue dans le monde de la bioéthique* », *L'Homme* [En ligne], 238 | 2021, mis en ligne le 19 août 2021, consulté le 13 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/40278> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.40278>

le courant de l'ontologie politique¹², et de proposer des pistes pour penser les collectifs et les lieux sans essentialisme¹³. Si la complémentarité entre terrain et théorie a été rappelée à plusieurs moments tout au long de ces lignes, il convient d'insister sur le fait que c'est l'ancrage dans l'ethnographie¹⁴ qui permet d'éviter à ces auteurs et autrices les excès spéculatifs des figures de proue de l'anthropologie ontologique, dénoncés par certains comme une nouvelle forme de colonialité¹⁵.

Étienne Bourel

12. Cf. Arturo Escobar, *Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'Occident*, Paris, Le Seuil, 2018 (« Anthropocène »).

13. Cf. Marielle Macé, *Nos cabanes*, Lagrasse, Verdier, 2019.

14. Cf. Emir Mahieddin, « Back to Liberation Anthropology : The Politics of Ethnographic Theory », *EASA Network of Ethnographic Theory*, février 2020 (en ligne : <http://www.anthrotheory.net/essays/back-to-liberation-anthropology-mahieddin/>).

15. Cf. David Chandler & Julian Reid, « Becoming Indigenous : The "Speculative Turn" in Anthropology and the (Re)colonisation of Indigeneity », *Postcolonial Studies*, 2020, 23 (4) : 485-504.

Richard Pottier

Voyage d'un anthropologue dans le monde de la bioéthique
Préf. de Jean-Daniel Tissot. Chêne-Bourg, Georg, 2021, 228 p., bibl.

LES PROGRÈS spectaculaires qu'ont accomplis la génétique et les technologies biomédicales au cours des dernières décennies ont offert des perspectives inédites en matière de maîtrise de la procréation (fécondation *in vitro* [FIV], gestation pour autrui [GPA], procréation médicalement assistée [PMA]) et de transformation du corps humain. Ces nouvelles opportunités nous conduisent à reconsidérer le bien-fondé de certaines normes sociétales concernant la relation thérapeutique, la parentalité, mais aussi le rapport au corps et à la nature. Elles alimentent par conséquent d'après débats en bioéthique, dont certains débouchent sur un arbitrage législatif, tandis que d'autres restent ouverts. Richard Pottier, qui nous a quittés quelques mois avant la parution de cet essai, s'était impliqué dans ces débats. Membre de la Société française et francophone d'éthique médicale, il siégeait depuis 2014 au sein du comité d'éthique de l'Institut national de transfusion sanguine. Les réflexions que lui a suscitées son activité de conseiller sont d'autant plus intéressantes qu'elles ciblent les facteurs anthropologiques qui sous-tendent, sur un plan général, la discussion en bioéthique.

L'éthique, telle que la conçoit l'auteur, est anthropocentrée, au sens où elle prend pour boussole le risque de déshumanisation. Elle s'élargit cependant aux enjeux environnementaux et englobe la position des êtres les plus faibles (foetus, personnes atteintes de démence, pauvres...). Enfin, concernant le mode occidental de résolution des conflits, elle prend appui sur les quatre fondements du *principisme* énoncés en 1979 par Tom Beauchamp et James Childress : respect de l'autonomie, bienfaisance, non-malfaisance et justice¹.

L'essai s'ouvre sur une partie consacrée à l'éthique du corps. Selon Richard Pottier, la problématisation du rapport à la vie, à la nature et à la dignité humaine fait immédiatement surgir la question du rapport au corps et de son statut en lien avec le concept de personne. Cette problématisation trouve une parfaite expression dans les enjeux éthiques soulevés par l'interruption volontaire de grossesse. À partir de quel stade de son développement doit-on traiter le foetus

1. Cf. Tom L. Beauchamp & James F. Childress, *Principles of Biomedical Ethics*, New York-Oxford, Oxford University Press, 1979.

en humain? L'embryon est-il une simple potentialité de personne ainsi qu'en a décidé le Comité consultatif national d'éthique (Ccne), ou bien doit-il être d'emblée traité en semblable, comme certains courants religieux en défendent l'idée? Reprenant la grille d'analyse de Philippe Descola exposée dans *Par-delà nature et culture*², Richard Pottier montre que, quelles que soient les positions morales adoptées, la pensée occidentale reste prisonnière de l'ontologie naturaliste. En effet, souligne-t-il, « lorsque l'on prête à l'embryon une personnalité, ce qui le distingue des autres existants est son intériorité et on est en plein naturalisme. Si on ne lui prête pas de personnalité, sa physicalité ne le distingue d'autres existants que parce qu'elle est capable d'engendrer la conscience. On reste dans le domaine du naturalisme » (p. 41). Même les antisépécistes n'échappent pas à cet horizon fermé lorsqu'ils humanisent certains animaux au détriment d'autres, en faisant de leur aptitude à la conscience le critère de leur dignité de personne. Pour l'auteur, les débats occidentaux qui corrélaient respect de la vie et dignité humaine reposent plus fondamentalement sur une *intuition morale* que partagent toutes les sociétés et qui définit aussi le rapport à l'altérité. Selon cette intuition universelle, l'être humain ne doit pas porter atteinte à la vie de celui qu'il juge être son semblable, sauf lorsqu'il menace sa propre existence ou la pérennité du groupe. Ce serait « notre aptitude à éprouver ce qu'éprouve notre prochain qui constitue la source de notre sens de l'humain et de nos intuitions morales » (p. 83), indépendamment de toute considération culturelle.

Une autre posture universelle dégagée par Richard Pottier a trait à la relation foncièrement ambiguë que les humains instaurent entre l'esprit et le corps, ce dernier étant, selon les contextes, érigé en composant essentiel de l'être ou bien traité en objet dissociable et asservi à la volonté du sujet. En contexte français, cette dualité du rapport au corps structure les débats éthiques que suscite la transgénèse. Faut-il se garder de tout commerce et de toute dénaturation du corps humain, selon l'avis du Ccne et des tenants

de la pensée humaniste? Ou bien soutenir, à la manière des rationalistes libéraux³, que les croisements interspécifiques sont sans portée morale et que tout individu peut disposer de son corps à sa guise? Sans prendre parti, l'auteur fait néanmoins remarquer que le corps, même objectivé, n'est jamais traité en simple chose et que toutes les sociétés exercent un droit de regard sur son usage.

Cette emprise du collectif sur les corps, posée dans les termes de la réglementation ou de prescriptions morales, est examinée plus en détail dans la deuxième partie de l'ouvrage, lorsque Richard Pottier traite des polémiques suscitées par la gestation pour autrui, les dons d'organes et l'euthanasie. Selon lui, la GPA et le don d'organes soulèvent des débats parce que ces pratiques brouillent les identités biologiques et remettent en cause la consubstantialité du corps et de l'esprit, mais aussi parce qu'elles révèlent au grand jour les prétentions contradictoires de la société et de l'individu à disposer en dernière instance de son corps. Cette contradiction est également au cœur des discussions sur le suicide médicalement assisté. En France, les concepts imposés par la loi Caillavet (1976) de « non-disponibilité » ou de « don [d'organes] présumé » témoignent du droit de propriété sur le corps de ses citoyens que s'arroge l'État.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, l'auteur traite des problèmes éthiques soulevés par la médecine méliorative, qui se développe en lien avec les progrès de la génétique. Par l'intermédiaire de ce courant émergent de la médecine est apparue une nouvelle forme d'eugénisme que Richard Pottier qualifie de « libéral » à la suite de Jürgen Habermas⁴. L'amniocentèse et les diagnostics

2. Paris, Gallimard, 2005 (« Bibliothèque des sciences humaines »).

3. Cf. Michel Onfray, *Féeries anatomiques. Généalogie du corps faustien*, Paris, Grasset, 2003 (« Mondes vécus »), ou encore Ruwen Ogien, *La Vie, la mort, l'État*, Paris, Grasset, 2009.

4. Jürgen Habermas, *L'Avenir de la nature humaine. Vers un eugénisme libéral ?* Trad. de l'allemand par Christian Bouchindhomme. Paris, Gallimard, 2007 [2002].

préimplantatoires de la PMA y contribuent, en permettant d'éliminer les embryons porteurs d'une déficience ou d'agir sur leur génome. Au-delà de ces pratiques qui ont significativement fait reculer la trisomie 21, se profile l'horizon préoccupant de sujets riches qui chercheraient à « optimiser » le génome de leur progéniture. L'auteur envisage le brouillage des limites de la subjectivité qui affecterait les individus dont la formule génétique aurait été modifiée, mais aussi le bouleversement de la signification morale associée à la notion de parent qu'entraînerait l'expansion de l'eugénisme libéral.

La perspective d'une post-humanité hybridée avec de l'intelligence artificielle est une autre virtualité qui amène à réfléchir plus avant sur ce qui caractérise notre espèce. En l'état actuel des connaissances, note l'auteur, les robots les plus sophistiqués sont incapables de contextualiser les données qu'ils traitent. Ils ne font qu'exécuter les tâches pour lesquelles ils ont été programmés. L'« intelligence artificielle » dont on les pare relève dès lors de l'abus de langage. Il leur manque l'aptitude à l'expérience subjective, à la conscience réflexive et à la production autonome de sentiments qui resteront à jamais le propre de l'Homme. Ce constat sans appel devrait tempérer l'enthousiasme des théoriciens de l'ère de la Singularité qui, à l'instar du directeur scientifique de Google, suggèrent de greffer des microprocesseurs dans le cerveau humain pour l'interfacer avec de puissants ordinateurs censés relayer et amplifier son potentiel cognitif. Pourtant, les GAFA (Google, Apple, Facebook, Amazon)

nous proposent déjà une post-humanité *soft*, sous la forme d'un halo d'objets connectés supposés nous libérer de multiples tâches mais qui, en pratique, créent de nouvelles formes d'aliénation.

Dans la conclusion de l'ouvrage, Richard Pottier revient plus en détail sur sa thèse des intuitions morales qui constitueraient un socle de dispositions innées, universellement partagées par les sociétés humaines. L'empathie, l'altruisme et la compassion qui participent de ces dispositions sont également présents chez les animaux. Il manquerait cependant à ces derniers l'aptitude au langage et donc au symbolisme qui, seuls, permettent la transformation des intuitions en conceptions morales, variables selon les contextes historiques et culturels. L'auteur écrit en guise d'ultime conclusion : « La faculté que possède l'homme de formuler des jugements moraux qui soient irréductibles à des "sentiments moraux" ne repose pas sur des processus neuronaux, mais témoigne au contraire de l'autonomisation des cultures humaines par rapport à leur base biologique. C'est cette faculté qui rend vaine la recherche d'un consensus dans les débats de bioéthique, du fait de la variabilité des conceptions morales » (p. 202).

Nourrie des apports les plus récents des biotechnologies et des neurosciences, la réflexion que nous offre Richard Pottier dans cet essai est, en définitive, une contribution originale et importante de l'anthropologie aux débats en bioéthique.

Bernard Formoso